

# **Géohistoire de la mondialisation**

---



CHRISTIAN GRATALOUP

# Géohistoire de la mondialisation

---

Le temps long du monde

3<sup>e</sup> édition

**ARMAND COLIN**

Illustration de couverture : Carte du monde par Jan Blaeu. ©Shutterstock  
Cartographie : Jean-Pierre Magnier, Carl Voyer  
Mise en pages : PCA

**NOUS NOUS ENGAGEONS EN FAVEUR DE L'ENVIRONNEMENT :**



© Armand Colin, 2007, 2009, 2012, 2015  
© Armand Colin, 2023 pour cette nouvelle présentation  
Armand Colin est une marque de  
Dunod Éditeur, 11 rue Paul Bert, 92240 Malakoff  
ISBN 978-2-200-63638-8

À Olivier Dollfus,  
homme du Monde  
*In memoriam*



# Avis aux spécialistes

AU FIL DU TEXTE, il sera question de nombreuses sociétés passées et lointaines dont l'auteur n'est évidemment pas spécialiste. Nul ne peut prétendre être capable d'écrire de première main et simultanément sur la Chine des Tang ou les Mayas, l'Empire du Songhaï ou celui des Safavides, le Troisième Reich ou la Guerre de Sécession... Mais, personne ne peut non plus interdire l'usage de ces exemples. Que les sciences de la société soit une affaire de spécialistes, cela va de soi. Mais elle est tout autant un domaine de généralistes. Sinon, comment pourraient circuler et devenir fécondes les productions spécialisées ? Entre tout sur rien et rien sur tout, comme on dit parfois, la marge de réflexion est heureusement énorme. Cet ouvrage penche, sans aucun doute, vers le second pôle de cette tension, parcourant cavalièrement grands espaces et vastes périodes, sautant d'un millénaire et d'un continent aux autres ; on aurait pu voler le titre d'un roman de Jean d'Ormesson : *Presque rien sur presque tout* (Gallimard, 1996). Comme l'avait justement remarqué un prédécesseur généraliste, Robert Bonnaud [1989], « s'il n'y avait pas de spécialistes, les généralistes ne pourraient pas écrire une ligne » – mais c'est pour mieux faire remarquer que la réciproque est tout aussi vraie.

Il arrivera certainement que tel ou tel coup de projecteur sur une société différente de la nôtre soit entaché d'erreur. Que le chercheur dont ce terrain est la spécialité ne s'en offusque pas ! Il vaut mieux que l'on ait pris son objet en considération, plutôt qu'il ait été ignoré. Mais toute réfutation d'une réflexion est bonne à prendre : c'est le fondement de la logique scientifique. Je présente donc toutes mes excuses aux spécialistes qui trouveront certainement de nouvelles erreurs et je remercie tous ceux qui m'ont fait part de leurs remarques et de leurs critiques sur les précédentes éditions de cet ouvrage. Cette troisième version leur doit moins d'approximations, plus d'informations solidement vérifiées et des raisonnements sans doute plus nuancés.



# Introduction

## *Le temps du Monde*

« Le monde est grand. Des avions le sillonnent en tous sens, en tout temps. [...] Étonnement et déception des voyages. Illusion d'avoir vaincu la distance, d'avoir effacé le temps. »

Georges PÉREC, *Espèces d'espaces*, 1985.

## Le Monde n'a pas toujours existé

Voilà une affirmation qui peut surprendre. Pourtant, si l'on entend par Monde l'espace de l'humanité, on doit affirmer son historicité. L'espace ne désigne pas ici un cadre extérieur à la dynamique sociale, la scène et le décor du « théâtre du monde » comme disaient les anciens cartographes<sup>1</sup>, mais l'espace des relations entre les diverses sociétés. Aujourd'hui en effet, des liens souvent inégaux, parfois ténus, existent au niveau de l'ensemble de l'humanité. Ils sont le résultat du processus que nous avons pris l'habitude – en français – d'appeler la « mondialisation ». On peut reprendre la formule d'Olivier Dollfus [1997] :

« La mondialisation, c'est l'échange généralisé entre les différentes parties de la planète, l'espace mondial étant alors l'espace de transaction de l'humanité. »

Parce que la Terre est différenciée, parce que ses habitants ont produit et inventent encore chaque jour des patrimoines contrastés, l'échange entre

---

1. En particulier le *Theatrum Orbis Terrarum* d'Abraham Ortelius, atlas de 70 cartes, en 53 planches gravées sur cuivre, paru pour la première fois en 1570 et très souvent réédité. La figure 10.3 est le frontispice de l'édition gravée chez Christophe Plantin à Anvers en 1595 qui inaugure une longue série de représentation des quatre parties du monde [GRATALOUP, 2009]. On considère que, si le thème n'était pas nouveau, c'était la première fois qu'étaient réunies en une même figure, mais dans une stricte hiérarchie, non seulement les allégories des parties de l'Ancien Monde – *Europa*, *Africa* et *Asia*, mais aussi celles des nouveaux mondes, l'un déjà découvert (*America*), l'autre à découvrir (*Magellanica* qui deviendra, beaucoup plus tard *Oceania*).

les lieux s'est développé; les hommes ne vivent plus dans des mondes qui s'ignorent mais dans un même espace de relations, qui s'étend aujourd'hui à l'ensemble de l'écoumène, à l'ensemble des êtres humains. Cet être géographique nouveau mérite un nom propre, et donc une majuscule: le Monde. Il s'impose à nous aujourd'hui, mais fut longtemps peu de chose. L'histoire de l'espace mondial, ou la géographie du temps long de la mondialisation – deux façons de désigner le champ géohistorique de cet ouvrage – ne constituent pas un objet si énorme qu'il ne puisse être saisi.

Il n'en fut pas toujours ainsi. Pendant des millénaires, *Homo sapiens* n'a cessé de se diffuser à la surface de la Terre. Les groupes s'éloignant ainsi les uns des autres se différenciaient, cessaient de se comprendre et finissaient même souvent par ignorer leurs existences réciproques. L'histoire de l'humanité, c'est d'abord le processus inverse de la mondialisation, une *particularisation* pourrait-on dire: les groupes sous la tyrannie de la distance sont soumis à la fission, leurs langues divergent, ils s'adaptent à des milieux différents, ils inventent d'autres manières de vivre en société. Cette production de la spécificité de chaque groupe social, d'une multitude d'histoires originales, n'est peut-être pas sans rappeler les nombreux mouvements identitaires contemporains. Ce sont pourtant des processus radicalement différents. Les tendances actuelles à (re)produire des particularités, qu'elles soient religieuses, nationales, linguistiques ou autres, se comprennent justement comme un effet de la mondialisation. C'est pour répondre au besoin de ne pas se perdre, de ne pas se sentir dissous dans le niveau mondial, de s'opposer à des forces qui semblent étrangères, que se multiplient les conversions à des particularités anciennes ou inventées. En cela, la production contemporaine d'identités, parce qu'elle est une réaction à l'induration du niveau mondial, forme système avec lui et, d'une certaine façon, participe à la mondialisation – en tout cas, ne peut se comprendre sans l'accentuation de ce processus. Tout le contraire, donc, de la différenciation par diffusion d'une humanité rare.

En effet, si les hommes sont progressivement moins éloignés les uns des autres au cours de leur histoire, c'est bien sûr que les moyens de communiquer gagnent en efficacité, mais cela découle plus simplement du fait qu'ils sont plus nombreux. Un calcul original peut en donner une image. Les démographes estiment à 250 millions de personnes l'humanité au début de notre ère [CHESNAY, 1991] et à 7 milliards aujourd'hui (une multiplication par 28). En imaginant que les hommes soient également répartis sur les terres émergées supposées d'un seul tenant (Antarctique non comprise), la distance entre deux personnes aurait été, il y a deux millénaires, de près d'un kilomètre. En revanche, elle serait aujourd'hui de moins de 150 mètres: à portée de voix. Certes, on est loin du métro en fin d'après-midi, comme certains voudraient nous le faire croire, mais on est néanmoins dans des conditions

d'interactions beaucoup plus plausibles. Une cause première de la mondialisation réside tout simplement dans la croissance démographique mondiale. Plus la Terre est peuplée, plus les hommes, malgré leur dispersion à sa surface, interagissent entre eux.

Cependant, cette perspective brutalement quantitative, si elle méritait d'être rappelée, ne représente évidemment qu'un paramètre de la construction du niveau mondial. Ce processus n'est vraiment pas linéaire et on peut en esquisser une brève chronologie, en repérer les scissions majeures. Mais, pour cela, il faut auparavant différencier quelques termes qu'on pourrait risquer de prendre pour synonymes : Terre, Monde, international, universel.

## La Terre et le Monde

Une des acceptions les plus courantes du terme *monde* est l'ensemble de tout ce qui existe, proche des mots « univers », « cosmos » ou, tout simplement, « réel ». Nommer *Monde* le niveau géographique le plus élevé fait donc toujours courir le risque d'une dissolution du sens. C'est pourtant indispensable, car sinon, comment désigner le résultat, toujours provisoire, de la dynamique de la mondialisation ? Certes, ce dernier terme sert souvent à désigner tout autant l'état que le processus, mais ce n'est guère le moyen d'en faciliter la compréhension. Tout au long de ce livre, on désignera donc par *Monde* le niveau géographique concernant le plus grand nombre d'êtres humains, aujourd'hui l'humanité entière. C'est en effet un point délicat : si tout est dans le monde (au sens courant que l'on vient d'évoquer), tout est loin d'être mondial aujourd'hui. Les compétitions sportives en donnent une image hiérarchique claire : une « coupe du monde » peut intéresser tous les sportifs en tant que spectateurs, mais un très petit nombre d'entre eux comme acteurs. Tous les actes des hommes d'aujourd'hui sont loin d'être mondiaux, même s'ils entretiennent presque toujours quelques liens avec le niveau global : tous les battements d'ailes de papillon ne déclenchent pas des catastrophes.

Les géographes sont sensibles aux échelles et savent bien qu'un espace national n'est pas la somme des entités régionales qui le divisent. Réciproquement, ce qui est régional n'est pas forcément saisi par le niveau supérieur. On peut, dans une certaine mesure dire que tout est dans le Monde, mais tout n'est pas mondial. Énormément de faits de sociétés ne peuvent se comprendre qu'à un niveau plus restreint, macrorégional, national, local... Le Monde n'est pas un objet d'étude aussi énorme qu'il y paraisse. Et ce n'est qu'assez récemment qu'on a pu en prendre conscience. S'il est juste de dire que l'Auvergne ou la Terre de Feu sont dans le Monde, au sens où les actions des habitants de Clermont-Ferrand ou d'Ushuaia doivent, consciemment ou non, tenir compte du contexte global, il serait tout à fait inexact de ne pas

les considérer au niveau auvergnat ou fuégien. Faire la part du Monde est une tâche délicate mais considérée avant la fin du xx<sup>e</sup> siècle, ce n'est pas une démarche si considérable. Le Monde fut longtemps inexistant. Il faut attendre les « Grandes Découvertes<sup>1</sup> » pour que l'ensemble des hommes entrent progressivement en interaction. Et pendant longtemps, ce niveau mondial reste très ténu.

Cinq siècles, c'est peu pour l'histoire de l'humanité, encore moins pour celle de la planète Terre. Il y a bien un fonctionnement de cet ensemble naturel indépendamment de notre espèce qui l'occupe. Olivier Dollfus a ainsi distingué le « système-Terre » du « système-Monde » [1984] pour permettre de mieux comprendre les logiques proprement sociétales de la mondialisation. Mais ce diptyque a également le mérite de rappeler que la Terre peut très bien tourner, les autres animaux et les végétaux l'habiter, même sans hommes. Ce fut d'ailleurs longtemps le cas. En revanche, le Monde humain ne peut se passer de prendre en compte cette demeure. Ménager l'écoumène<sup>2</sup> (littéralement la maison de l'humanité) est devenu une préoccupation essentielle pour le Monde, d'autant plus que la mondialisation contemporaine ne le ménage guère, c'est le moins que l'on puisse dire. L'interaction entre les systèmes Terre et Monde est devenue la première urgence nécessitant l'amorce d'une gouvernance mondiale, la première préoccupation d'une opinion publique globale émergente, le premier facteur d'une société Monde.

## L'international, le mondial, l'universel

En effet, l'addition des préoccupations environnementales des États ne suffit visiblement plus. En d'autres termes, il faut passer de l'international au mondial. Les deux notions sont souvent prises l'une pour l'autre, mais il est essentiel de bien les distinguer. Lorsque tout relève du jeu des États, des « puissances » comme on disait autrefois, comme c'est le cas pour la diplomatie et la guerre, on est dans l'international. En revanche, lorsque des mouvements altermondialistes contestent l'action de firmes transnationales, on est dans le mondial. La difficulté provient de ce que la distinction est à la fois essentielle et souvent délicate à cerner. Ainsi, dans l'agriculture, comme nous le verrons dans le chapitre 9, on peut parler d'une logique internationale quand s'affrontent les protectionnismes et les politiques interventionnistes des États-Unis, de l'Union européenne, du Japon et de quelques autres (riches).

1. La formule « Grandes Découvertes », élément clef du grand récit européen, est due à Alexandre de Humboldt en 1831.

2. « Écoumène » est souvent écrit avec l'orthographe étymologique : « œkoumène ». La racine grecque *oikos* (maison) est aussi à l'origine d'économie et d'écologie. On suivra ici la graphie la plus simple qui semble se généraliser [BERQUE, 1996].

Mais en revanche, les cours du café, du cacao, du caoutchouc et d'autres produits « tropicaux » dépendent fondamentalement des fluctuations mondiales enregistrées par les bourses de matières premières. Malgré les modestes politiques nationales, ces productions agricoles sont surtout soumises au niveau mondial. On ne peut donc, au sens fort de l'adjectif, parler globalement d'une agriculture *mondiale*, mais seulement pour certains produits ; les autres relevant d'une agriculture internationale.

Cette distinction fondamentale est à la fois rassurante et déstabilisante. Parce qu'elle permet de comprendre que le Monde n'est pas tout, elle rassure. Mais parce qu'il faut trier, distinguer le mondial de ce qui ne l'est pas, elle inquiète. On comprend mieux alors que le niveau mondial non seulement n'a pas toujours existé mais que, même lorsque ce niveau s'est esquissé, il n'a longtemps été qu'une mince pellicule sur de puissants niveaux sociaux moins étendus mais capables de le tenir à distance. Cette capacité de résistance est toujours actuelle en fonction de la force des entités géographiques de niveau inférieur. Ainsi les sociétés les plus capables d'échapper aux contraintes mondiales sont aujourd'hui celles des États-Unis et de la Chine.

Si le mondial influence de plus en plus les niveaux inférieurs – et c'est justement ce qu'on désigne par mondialisation – il ne les fait pas disparaître. Symétriquement, on ne peut non plus le confondre avec l'*universel*. Plus encore que le terme monde, l'univers désigne l'ensemble du réel, avec une forte connotation astronomique, très proche du sens de *cosmos*. Mais il a un sens plus ancien pour désigner l'ensemble des hommes. Lorsque Racine fait dire à Burrhus « Craint de tout l'univers, il vous faudra tout craindre » [*Britannicus*, IV-3], il ne pensait certes pas aux exoplanètes. Et c'est dans cette interprétation qu'on utilise souvent l'adjectif *universel* et le substantif *universalité*, désignant ainsi ce qui concerne la totalité des hommes. Or ce que reprochent beaucoup d'adversaires de la mondialisation actuelle, c'est justement son aspect unilatéral, occidental et capitaliste. Il ne faut pas perdre de vue que le Monde tel qu'il a été construit est spécifique, particulier, comme n'importe quelle autre entité géographique. Il aurait pu être autre. On aura l'occasion d'esquisser une alternative (chapitre 4) lorsqu'au xv<sup>e</sup> siècle rien n'est encore joué et que de puissantes flottes chinoises sillonnent l'océan Indien.

L'intérêt de brosser la fresque de la construction du Monde tient justement dans la démonstration de la spécificité de cette histoire. Les traits occidentaux du niveau mondial nous sont tellement familiers qu'ils nous semblent évidents, naturels – et ce d'autant plus si nous sommes nous-mêmes européens. Or pour gérer le Monde, en particulier pour mieux harmoniser l'aménagement et le ménagement de notre maison la Terre, il faut que l'ensemble des hommes puissent se considérer comme partie prenante – sans doute pas à égalité avant longtemps, ne serait-ce qu'économiquement,

mais sans le ressentir comme une négation d'eux-mêmes. On retrouve le dilemme de l'international et du mondial : l'universalité ne peut être la juxtaposition de toutes les particularités civilisationnelles dont on considérerait un hypothétique plus petit commun dénominateur. Sur ces patrimoines mis en commun se construit aujourd'hui une culture transversale. La cuisine dite « internationale » est largement occidentale (par ses rythmes quotidiens, l'ordonnement de ses plats, ses manières de table et, bien sûr, ses saveurs), mais elle intègre du guacamole et des sushis, des nems et du couscous, etc. [FUMEY, 2010]. On s'attable de plus en plus devant des repas qui ne sont plus de quelque part tout en étant de beaucoup d'endroits. On perçoit une évolution semblable dans l'habillement.

Ces processus de désoccidentalisation du Monde, qu'on ne peut confondre avec les divers fondamentalismes identitaires géographiquement localisés, traduisent une affirmation de la personnalité de ce niveau unique. Nous rencontrerons de plus en plus souvent ce décalage entre pensée occidentale, renvoyée à sa spécificité régionale, et universalité, en particulier dans les droits humains, les statuts de genres et la démocratie. Il sera donc nécessaire d'insister dans le dernier chapitre sur cette tension entre le mondial et l'universel.

## Le Monde depuis...

Lors de la première édition de ce livre, il avait été indiqué que le terme français de mondialisation avait été utilisé pour la première fois au cours de la Première Guerre mondiale<sup>1</sup>. Depuis, Vincent Capdepuy a découvert une occurrence plus ancienne<sup>2</sup> encore dans une tribune de Pierre de Coubertin, « Le flambeau à sept branches », publiée par *Le Figaro* du 13 décembre 1904. Pour le moment, on considère toujours que l'expression étatsunienne de *globalization* date de 1943<sup>3</sup>. Mais ce n'est qu'au début des années 1980 que ces deux expressions connurent une diffusion massive. Si le mot n'existait pas, le processus est amorcé depuis beaucoup plus longtemps. Depuis quand ?

1. En 1916, sous la plume du juriste belge Paul Otlet (inventeur avec Henri La Fontaine de la Classification décimale universelle des bibliothèques du monde entier) qui voulait montrer la nécessité d'une gestion plus collective des ressources mondiales afin de prévenir toute nouvelle guerre.

2. *Alternatives économiques*, hors série, n° 101, avril 2014.

3. René-Éric Dagorn, dans « Une brève histoire du mot "mondialisation" » (in GEMDEV, 1999, *Mondialisation. Les mots et les choses*, Paris, Karthala, p. 187-204), avait fait état d'apparition de ces termes dans la presse dans le contexte des *Rounds* du GATT. « *Globalized Quota* » dans *The Economist* en 1959, « *Globalization* » dans le *Spectator* en 1962 et « mondialisation » dans *Le Monde* en 1964. Des recherches plus poussées, telles que les autorisent les bibliothèques numérisées actuelles, permettent de faire remonter l'apparition de ces mots plus loin dans le xx<sup>e</sup> siècle. C'est à Élisée Reclus qu'on doit d'avoir écrit le premier l'adjectif « mondial » dans sa *Géographie universelle* en 1893 où il parle de « réseau mondial » à propos des câbles télégraphiques. Enfin, le terme de *globalization* apparaît dans les discussions de la Conférence de Moscou d'octobre-novembre 1943.

On va tenter de rapidement remonter la chronologie pour retrouver quelques bifurcations décisives. Nous en retiendrons cinq, tantôt des événements bien connus (1914, 1492), tantôt des dates rondes situant un changement d'époque (1980, 1750, 12 000 avant notre ère). D'autres auraient pu figurer dans cette liste et nous les rencontrerons dans les chapitres suivants, mais ces cinq repères permettent une scansion globale.

**Le Monde depuis 1980.** Si les mots géopolitique et mondialisation (ainsi que l'anglicisme « globalisation ») deviennent familiers du grand public, c'est effectivement que le Monde change, clairement pour les contemporains, au début des années 1980. Citons rapidement – mais il faudra y revenir (chapitre 8) – l'obsolescence de l'anti-Monde soviétique qui dépose son bilan à la fin de la décennie, l'amorce de la fulgurante croissance du pôle économique asiatique, l'unification financière mondiale (seul processus pour lequel on peut parler de globalisation en bon français), le bond qualitatif des techniques de communication, Internet en particulier... La rupture avec la période antérieure se traduit dans le monde des idées par une recomposition du paysage intellectuel, en particulier avec l'effacement du paradigme marxiste. C'est ce qu'on appelle souvent « la fin des grands récits » (c'est-à-dire du structuralisme et du marxisme)<sup>1</sup>. On parle aussi de postmodernité, dans la mesure où la vision d'une humanité tournée vers son futur nécessairement plus radieux, la croyance au Progrès dans la lignée de Lumières, était une perspective « futuriste », au sens des « régimes d'historicité » de François Hartog [2003], partagée tant par les libéraux que par les marxistes.

**Le Monde depuis 1914.** Les tranchées de la Première Guerre mondiale tracent la limite finale de la « première mondialisation », selon la formule de Suzanne Berger [2003]. Le « court xx<sup>e</sup> siècle » [HOBBSAWN, 1994] est marqué par le recul du monde, brutal et conflictuel jusqu'en 1945, mais persistant ensuite sous la forme de la guerre froide, puisque l'Union soviétique était porteuse d'un projet mondial d'une concurrence radicale.

**Le Monde depuis 1750.** Situer vers le milieu du xviii<sup>e</sup> siècle l'amorce du changement économique global qu'on nomme Révolution industrielle peut sembler un peu prématuré. Pourtant, comme c'est dans les secteurs productifs déjà existants que les modifications s'opèrent en premier, avant le textile, c'est l'agriculture qui connaît une révolution productive. En témoigne la transition démographique qui en Europe occidentale débute alors. La multiplication par quatre du nombre des Européens, plus encore la crois-

1. Le structuralisme peut légitimement être considéré comme l'inverse d'un récit. Mais l'expression « récit » a dépassé l'idée de narration pour désigner les mises en scène totalisantes du réel, typiques de la modernité. L'expression « grand récit » et l'usage de « postmodernité » au-delà de l'architecture sont dus à Jean-François Lyotard (1979).

sance exponentielle de leurs moyens techniques dans la seconde moitié du XIX<sup>e</sup> siècle, va leur donner un avantage inégalé et la possibilité de construire un monde à leur image dont nous héritons largement.

**Le Monde depuis 1492.** Parmi les « Découvertes européennes<sup>1</sup> », c'est l'arrivée en Amérique qu'il faut surtout retenir. On défendra la thèse que sans ces richesses américaines capturées, l'Europe n'aurait pu accumuler de quoi « décoller » trois siècles plus tard (chapitre 5). De fait, c'est l'amorce d'un monde transatlantique dont bien des traits s'étendront ultérieurement à d'autres sociétés, l'extraversion grosse du sous-développement en particulier. Ces traits issus d'une mondialisation européenne, de 1492 à 1914, sont largement en train de s'estomper sous nos yeux au début du XIX<sup>e</sup> siècle.

**Le Monde depuis – 12 000.** Ce bond loin en arrière dans le temps peut surprendre. La date choisie correspond en gros à la fin de la dernière glaciation quaternaire (le Würm dans la chronologie européenne). Il s'agit d'un moment clef pour la future mondialisation pour trois raisons (chapitre 2). Tout d'abord, l'abaissement du niveau marin a permis la diffusion de l'*Homo sapiens* sur des terres émergées vierges de toute humanité, l'Amérique en particulier. Réciproquement, la remontée des eaux à la fin de la glaciation a isolé ces sociétés, accentuant la particularisation des processus historiques déjà évoquée. Enfin, le défi qu'a dû représenter le changement climatique est le contexte postglaciaire dans lequel quelques groupes humains sont passés de la prédation (chasse, cueillette, pêche) à la production (culture et élevage). Cette Révolution néolithique<sup>2</sup> va permettre la croissance démographique lente mais puissante de toute la période agricole, jusqu'au XVIII<sup>e</sup> siècle, qui permet aux hommes de se rapprocher.

On peut être frappé par la coïncidence entre la chronologie de la mondialisation et les dates avancées par les différents partisans de l'idée d'Anthropocène pour en marquer le début. Cette dernière période du Quaternaire, succédant à l'Holocène qui avait commencé il y a 12 000 ans avec la fin de la dernière glaciation, serait caractérisée par l'importance de la marque humaine, devenue le principal agent de transformation du fonctionnement de la planète Terre. C'est le chimiste de l'atmosphère, Paul Crutzen (prix Nobel de chimie 1995), qui est à l'origine de cette notion. Il proposait de la faire débiter à la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle, mais la Commission stratigraphique

1. Parler des Grandes Découvertes sans guillemets, c'est assumer la subjectivité européenne. Comme le faisait dire à des Indiens un caricaturiste en 1992 pour célébrer le cinquième centenaire du premier voyage de Colomb : « Ciel, nous sommes découverts. »

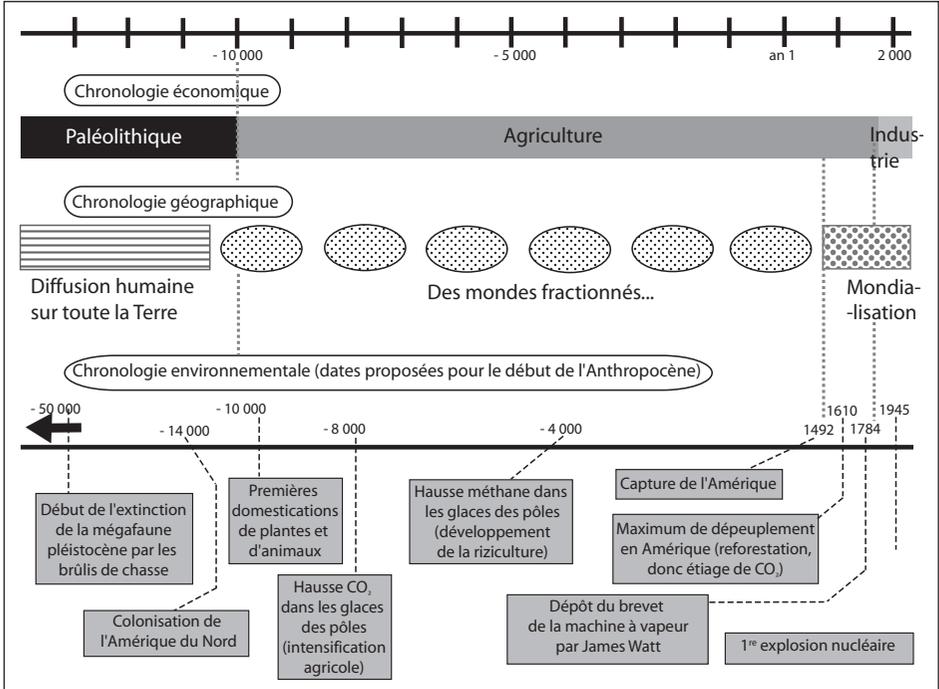
2. L'expression « néolithique » est inventée en 1865 dans *Prehistoric Times* par John Lubbock, en couple avec « paléolithique » pour désigner la période finale de la préhistoire qu'il pensait caractérisée par l'usage de la pierre polie. C'est Gordon Childe, en 1925, qui introduit l'idée de « révolution néolithique » pour désigner l'invention de l'agriculture, donc à ses yeux de la sédentarisation, dans un contexte post-glaciaire, puis la « révolution urbaine » qui en découlerait.

internationale hésite entre plusieurs dates, allant du Néolithique (l'Anthropocène inclurait donc l'Holocène) à la fin de la Seconde Guerre mondiale, en passant par la Révolution industrielle. Parmi les dates intéressantes, on peut retenir la proposition de Simon Lewis et Mark Maslin<sup>1</sup> : 1610. Ce n'est évidemment par l'assassinat d'Henri IV de France qui importe, mais le fait qu'alors la concentration atmosphérique de dioxyde de carbone, telle qu'on peut le suivre dans les carottes glaciaires, tombe à un niveau particulièrement faible. Cette chute serait la conséquence d'une diminution de la population mondiale dans des proportions jamais rencontrées à un autre moment historique. Du fait des pandémies qui ont traversé l'Atlantique avec les conquistadors européens (chapitre 5), la population américaine aurait chuté de près de 50 millions de personnes, soit plus de 10 % de l'humanité d'alors. Des millions d'hectares de terres cultivées redeviennent forestiers qui pompent quelques milliards de tonnes de CO<sub>2</sub>, avant que les défrichements ne reprennent. Ainsi, quelques millièmes de grammes de matière organique (virus, bacilles et microbes), déplacés involontairement par des hommes, auraient eu un effet majeur dans le système Terre. C'est une manière biophysique de mesurer l'effet des « Grandes Découvertes ».

Le plan adopté est donc celui d'un récit. Le point de départ sera cette antimondialisation que représente la diffusion/fractionnement de l'humanité qui étend progressivement l'écoumène (chapitre 2). Mais les sociétés sont inégalement isolées; c'est de ce qu'on nomme au xvi<sup>e</sup> siècle l'« Ancien Monde » que partent les navires qui vont coudre le Monde; il faut donc en comprendre les logiques (chapitre 3) pour s'interroger sur le destin de l'Europe (chapitre 4). À partir de là, le Monde peut s'amorcer, avec deux caractéristiques: la création de périphéries (chapitre 6) et d'une centralité grosse de transformations majeures (chapitre 7). Pour comprendre cette accélération européenne inattendue, il faut au préalable insister sur le rôle crucial joué par la capture de l'Amérique (chapitre 5). La dernière partie du livre est logiquement consacrée à la période la plus récente, mais avec pour objectif principal d'insister sur les fragilités et les limites de la mondialisation. Non seulement le xx<sup>e</sup> siècle témoigne de sa réversibilité (chapitre 8), mais le bilan qu'on peut en tirer montre que l'international est toujours vigoureux et que la mondialisation sécrète son propre antidote, la multiplication des identités (chapitre 9). Ces limites permettent de revenir sur la question de l'universel, dans ses défis épistémologiques comme dans ses problèmes déontologiques (chapitre 10), et d'interroger rétrospectivement la démarche même du livre (chapitre 11).

Ainsi, pour plagier le titre du tome III de *Civilisation matérielle* de Braudel [1979], est venu le temps du Monde.

1. LEWIS Simon L. et MASLIN Mark A., 2015, « Defining the Anthropocene », *Nature*, n° 519, 12 mars.



Les dates clés de la mondialisation

## Chapitre 1

# Les mémoires du Monde

« Il m'aurait été facile d'être plus court, mais plus facile encore d'être plus long. »

Denis DIDEROT, Plan d'une université.

DIRE QUE LE MONDE ACTUEL est l'aboutissement de son passé est une parfaite banalité. Il ne s'agit pas d'interroger son histoire avec l'espoir d'une hypothétique leçon, mais de prendre le présent comme un arrêt sur image de nombreuses dynamiques, sociales et naturelles, qui perdureront et se transformeront demain. Le Monde est tendu de mémoires, pour reprendre la formule de François Durand-Dastès<sup>1</sup>. Le tableau sera brossé à très gros traits, pour dégager quelques questions, en se demandant pour chaque caractère : pourquoi ? pourquoi là (et pas ailleurs) ? depuis quand ? cela va-t-il durer ?

Le Monde, ce sont des hommes sur la Terre et reliés entre eux ; mais certains le sont beaucoup moins que d'autres. Le degré de « mondialité », de connexion au système-Monde, peut difficilement être quantifié et sérieusement cartographié, cependant, dans ce premier chapitre, on va tenter d'en esquisser une image. Pour en arriver là, il faut se demander où sont les hommes, quel est leur degré d'autonomie ou de dépendance par rapport au Monde (en d'autres termes, sont-ils riches ou pauvres, regroupés en petites sociétés ou en très grands ensembles).

À partir de là, deux modes d'approche peuvent être suivis, selon les deux axes privilégiés de l'explication géographique. D'abord, la logique spatiale, l'analyse des positions relatives des ensembles sociaux les uns par rapport aux autres, suggérera l'esquisse d'un portrait-robot du système-Monde. Ensuite, la prise en compte des milieux naturels occupés permettra d'interroger l'utilisation par des logiques mondiales des différenciations naturelles produites par le système Terre.

---

1. « Les mémoires du Monde », deuxième partie du « Système Monde », dans *Géographie universelle*, tome I, *Mondes nouveaux*, Paris, Belin, 1990, p. 310-365.

## Des acteurs collectifs très inégaux

### Nombreux ou rares

La carte de la répartition des hommes sur Terre est un point de départ inévitable pour tenter de comprendre le Monde (figure 1.1). Généralement, on confronte d'abord cette répartition à celle des milieux naturels, pour prendre en compte les contraintes du déterminisme dit *géographique*. La conclusion est toujours « oui, mais » puisque, si on remarque qu'il n'y a pas de fortes densités aux pôles, au cœur du Sahara (sauf la vallée du Nil) ou à plus de 4 000 mètres d'altitude, on n'en conclut pas moins que dans l'ensemble la corrélation entre densités humaines et milieux considérés comme favorables n'est pas systématique. Il faut donc aller chercher des facteurs dits *historiques*. Une telle démarche a été fort bien faite par Guy Baudelle et on ne peut que renvoyer à son excellent ouvrage *Géographie du peuplement*<sup>1</sup>.

Les principaux foyers de peuplement actuels n'ont pas la même histoire (figure 1.2). Il faut tout d'abord remarquer la longue durée des trois foyers de l'Eurasie : Chine, Inde et Méditerranée-Europe. Ils sont nettement lisibles bien avant notre ère. Tous les trois connaissent une diffusion, mais selon des directions différentes : les foyers indien et chinois du nord vers le sud, l'inverse pour le troisième (de la Méditerranée vers le nord). Un second contraste est bien connu, l'Europe a connu sa transition démographique un bon siècle avant les deux autres, mais à l'échelle de plusieurs millénaires ce n'est qu'une nuance. Aujourd'hui, même en s'en tenant à une délimitation restreinte – compte non tenu de l'Afrique méditerranéenne et de la Turquie pour l'Europe, de la Corée et du Japon pour le monde chinois (restrictions historiquement discutables dans ce vaste cadre chronologique) –, ces trois foyers représentent plus de la moitié de la population mondiale (un peu plus de 20 % chacun pour les deux orientaux et 10 % pour l'occidental).

Si l'on prend en compte leurs marges immédiates (péninsules et archipels asiatiques, Maghreb-Machrek) et les espaces qui les relient (Insulinde, Iran, Croissant fertile), on délimite un ensemble qui regroupe les trois quarts de l'actuelle humanité. Or, il est frappant de retrouver cette configuration aussi loin qu'on puisse remonter dans le temps pour tracer un planisphère du peuplement terrestre. Le reste de l'écoumène fait pâle figure : moins du quart des hommes (13 % pour l'Amérique, 10 % pour l'Afrique subsaharienne et moins d'1 % pour l'Océanie). Cette dissymétrie inscrite dans la très longue durée entre un chapelet de populations de la Méditerranée au Pacifique d'une part,

1. BAUELLE Guy, 2022 (4<sup>e</sup> éd.), *Géographie du peuplement*, Paris, Armand Colin, coll. « Cursus ». Le premier chapitre est l'analyse de la carte de la population citée ici, les deux chapitres suivants, nommés « Explication de carte I et II » étudient successivement les facteurs naturels, puis les facteurs historiques.

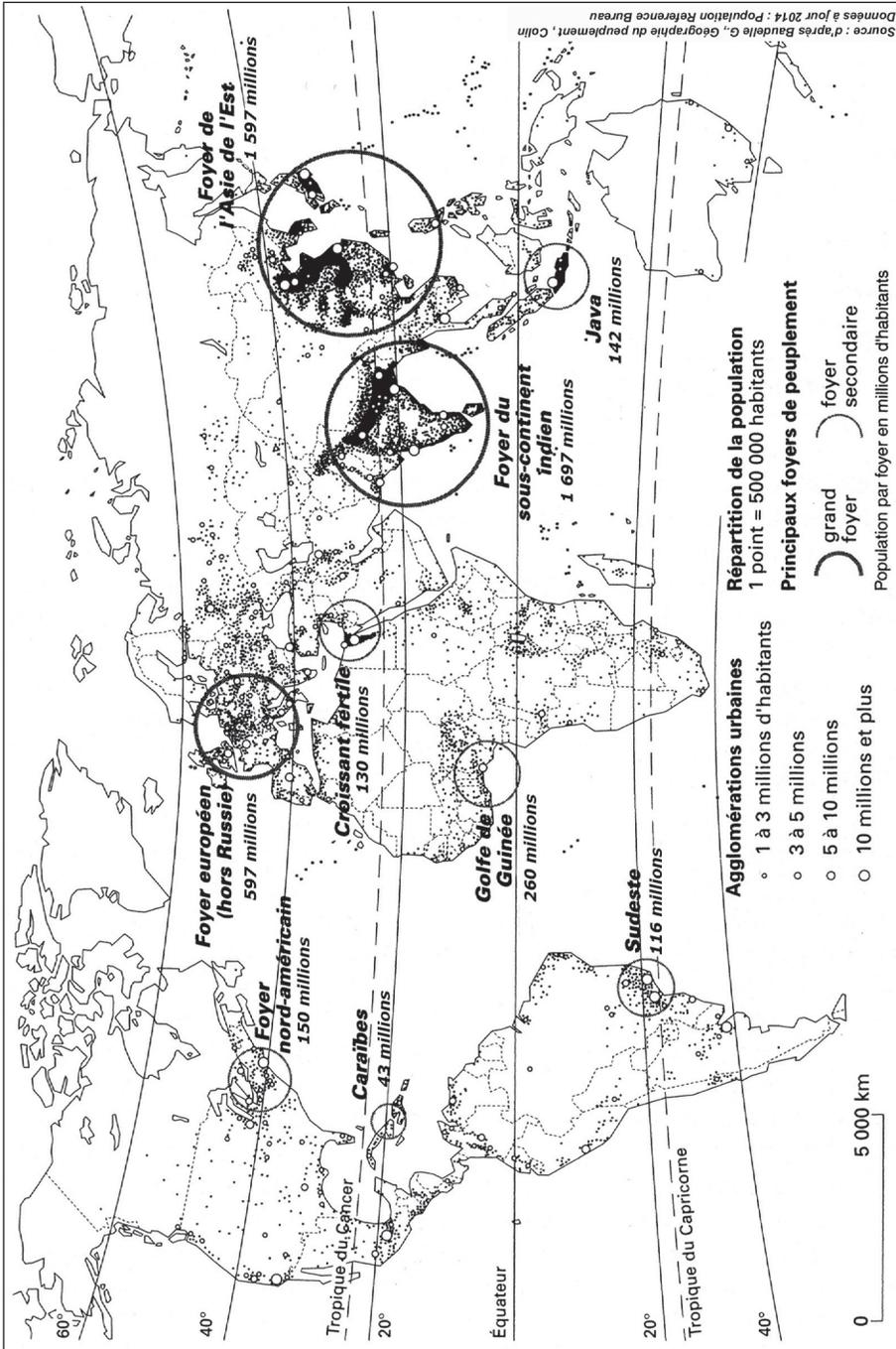


Figure 1.1. La population de la Terre

et le reste de l'humanité d'autre part, est un trait dont il faudra tenir compte pour l'histoire du Monde.

Le quatrième foyer actuel paraît, au moins quantitativement, plutôt modeste. Même si l'on totalise l'ensemble de la population des États-Unis et du Canada, ce qui excède de beaucoup le foyer dense nord-américain, on arrive au mieux à 5 % de la population mondiale. Par ailleurs, ce dernier pôle a la spécificité d'être très récent, deux siècles tout au plus. Pour les foyers secondaires, les histoires sont différentes. Deux scénarios peuvent être identifiés : un américain et un africain. En Amérique, deux foyers se dessinent nettement dès avant notre ère, l'un dans l'actuel Mexique, l'autre dans les Andes. Tous les deux sont localement dédoublés (sur le littoral et dans les hautes terres) et, surtout, tous les deux connaissent une expansion plus tardive que dans l'Ancien Monde et une chute très brutale au *xvi*<sup>e</sup> siècle qui nécessitera trois siècles pour être compensée. En Afrique, deux foyers également se sont dessinés, l'un à l'est et l'autre à l'ouest. Les deux étaient initialement plutôt à l'intérieur des terres (zone soudanienne et boucle du Niger pour le foyer ouest africain et montagnes pour l'Afrique de l'Est), puis les littoraux se sont développés à partir du *xix*<sup>e</sup> siècle.

La littoralisation est un phénomène général qui affecte toutes les régions peuplées, mais prend des formes distinctes selon les différents types que nous venons de décrire rapidement. À l'échelle du planisphère, les trois gros noyaux anciens de l'Eurasie ne sont pas profondément modifiés. Certes, la Chine glisse vers l'océan à la fin du siècle dernier, les grandes villes littorales se développent particulièrement tant en Inde qu'en Europe, mais sans remettre en cause les localisations d'ensemble. Pour les foyers très récents (Amérique septentrionale et noyaux mineurs comme Rio-São Paulo et Buenos Aires ou le sud-est de l'Australie), leur création à partir de la mer explique leur position littorale initiale. L'Afrique du Sud présente cependant quelques différences dues à l'histoire coloniale locale (les treks des Boers). Les basculements les plus spectaculaires concernent donc les noyaux amérindiens et subsahariens.

Au total, ce qui frappe dans l'histoire du peuplement à l'échelle de la Terre, c'est beaucoup plus la stabilité que la diffusion. Les grands moments de dynamiques spatiales de peuplement sont aux deux extrêmes de notre histoire : durant la dernière glaciation, moment de grande extension de l'écoumène qui atteint pratiquement ses limites actuelles (Grand Nord, Terre de Feu, Tasmanie, pointe Sud de l'Afrique, à l'exception de quelques îles perdues au cœur des océans) et lors des deux derniers siècles, avec l'explosion démographique consécutive à la mondialisation en cours. Aujourd'hui, même si des fronts pionniers amazonien ou chinois étendent à la marge les densités du Monde, la plus grande partie des flux migratoires conforte les fortes densités existantes en se dirigeant avant tout vers l'Amérique du Nord et l'Europe ; la seule exception, peut-être provisoire, concerne la mobilité vers le golfe

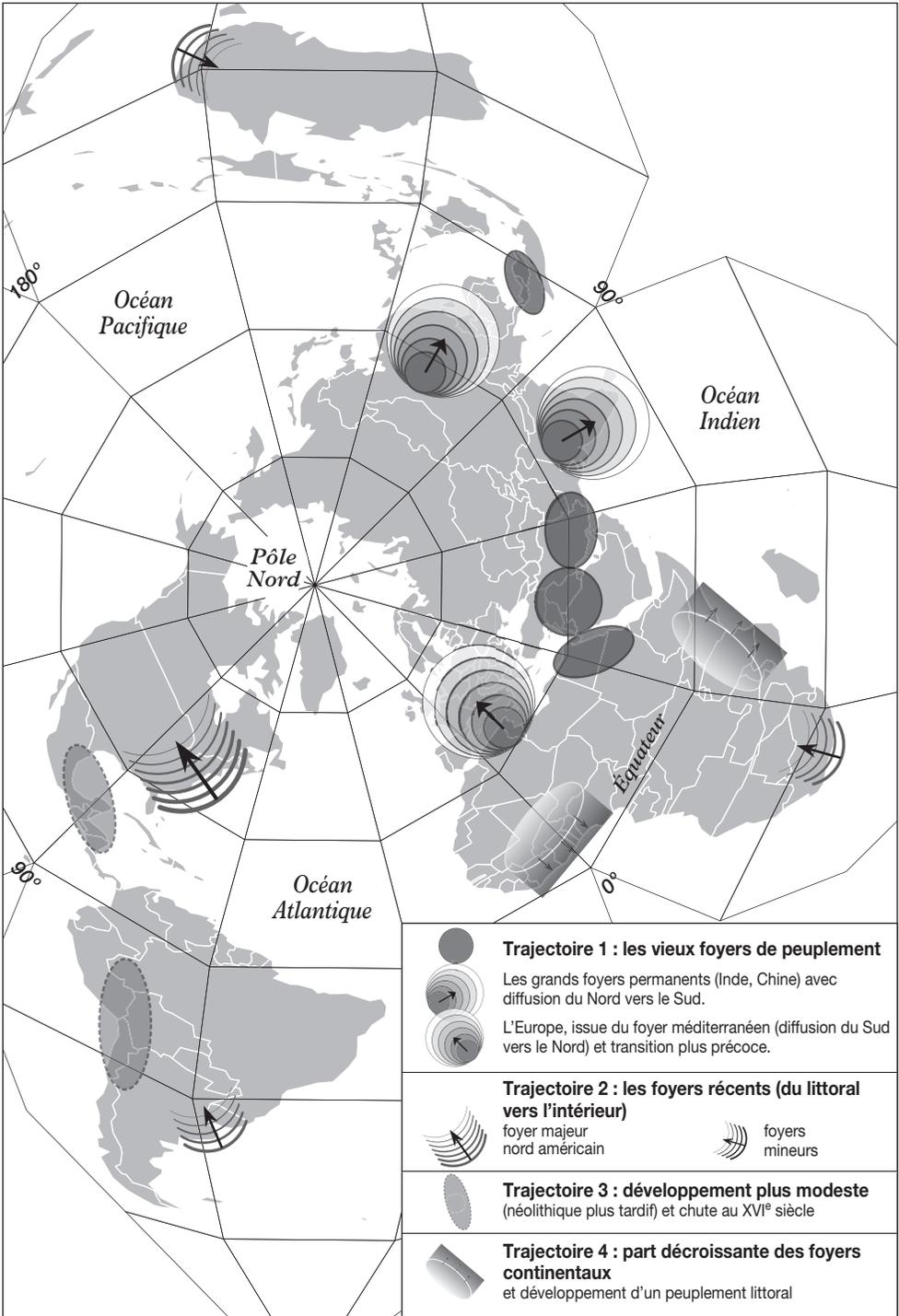


Figure 1.2. Les trajectoires historiques des principaux foyers de peuplement

Arabo-Persique. Cette stabilité s'étend sur une durée bien supérieure à toute mondialisation. C'est donc plutôt la répartition préalable des hommes qui conditionne le Monde plutôt que l'inverse, même si les processus mondiaux contemporains la font quelque peu évoluer.

## Riches ou pauvres

Ces mouvements migratoires contemporains découlent de forts écarts de richesse que la mondialisation met en contact et qu'elle a largement contribué à créer. Toujours dans le temps très long, ces différentiels de niveaux de vie sont effectivement une nouveauté. Si l'on considère le mode de vie moyen des habitants des grandes civilisations agraires du Néolithique au <sup>xvi</sup><sup>e</sup> siècle, les différences internes sont toujours beaucoup plus spectaculaires que les contrastes entre sociétés différentes. Le niveau de vie – autant qu'on puisse s'en faire une idée, évidemment – d'un agriculteur romain se rapprochait plus de celui d'un paysan chinois de l'Empire han que du quotidien d'un sénateur ou d'un mandarin d'alors. L'écart n'est pas non plus très évident avec la consommation estimée des chasseurs cueilleurs. Il est d'ailleurs probable que la révolution néolithique ait entraîné, du fait du manque de souplesse due à la sédentarité nouvelle, une péjoration du niveau de vie comme semblent le montrer les squelettes des tombes du Croissant fertile beaucoup plus stigmatisés de carences que ceux des Paléolithiques leurs contemporains. Encore au <sup>xviii</sup><sup>e</sup> siècle, les écarts de modes de vie entre des paysans du Royaume de France, de l'Empire turc ou de la Chine des Qing ne pouvaient être très grands. Et il n'est pas sûr qu'ils vivaient mieux que des cultivateurs africains, polynésiens ou amazoniens; il est même plus que probable qu'ils travaillaient beaucoup plus, ayant une lourde superstructure à nourrir.

En revanche, au milieu du <sup>xx</sup><sup>e</sup> siècle, on s'est rendu compte des énormes écarts qui s'étaient creusés entre les pays qu'on appelle alors développés et les autres. Le contexte de la décolonisation favorise cette prise de conscience, mais il n'est pas interdit de penser que c'est alors que l'opposition entre deux ensembles, riches et pauvres, a été maximale. Aujourd'hui, l'ensemble des pays sous-développés, qui semblait homogène, s'est fragmenté. L'Afrique noire, même si elle donne aujourd'hui des signes de « rattrapage », d'une mondialisation croissante de l'utilisation du dernier bassin de main-d'œuvre à très bas coût, reste encore très loin dans les classements de richesse. Les pays d'Asie orientale, Chine en tête, suivent l'exemple japonais et l'Amérique latine reste plus indécise. Les scénarios envisagés dans les années 1950 et 1960 se sont lourdement trompés: la Corée du Sud, ruinée par la colonisation puis les guerres et sans ressources naturelles, était considérée comme vouée à la pauvreté, alors que le Congo juste libéré de la colonisation belge pouvait envisager un avenir radieux grâce à ses richesses minières...

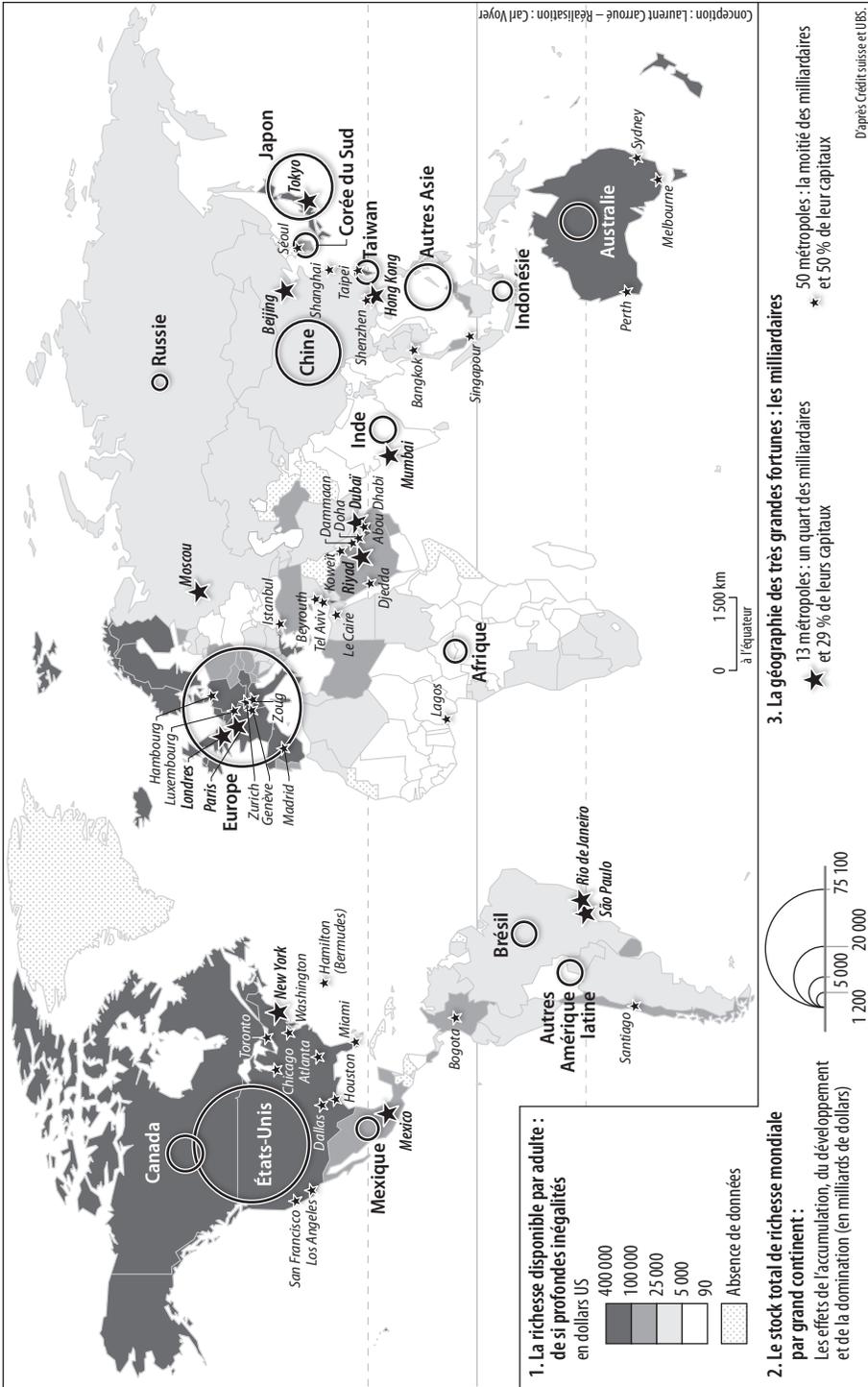


Figure 1.3. La richesse sur Terre

Toujours en restant descriptif, comme pour les densités, sans chercher à s'inscrire dans une théorie du développement, on peut esquisser une brève typologie dans la longue durée économique. Les premiers lieux d'accumulation, en particulier sous forme d'agriculture dense et de foyers urbains [BAIROCH, 1985], se rencontrent en Eurasie, incontestablement dans le Croissant fertile<sup>1</sup>, surtout si l'on prend ce toponyme dans un sens très large, de la vallée du Nil à la cuvette iranienne. Progressivement d'autres lieux de richesses se distinguent : nord de l'Inde ou de la Chine, plus tardivement Amérique centrale, Andes médianes, Afrique occidentale en particulier. L'ensemble de ces foyers diffuse. Au xv<sup>e</sup> siècle, on a donc une grande bande de richesses qui traverse l'Eurasie, de la mer du Nord au Japon et quelques foyers plus isolés en Afrique et en Amérique. Nous retrouvons la carte des densités, ce qui n'a rien de surprenant dans un contexte économique essentiellement agricole et artisanal où « il n'y a de richesses que d'hommes ».

Inversement, vers 1900, les répartitions démographique et économique ont divergé. Un noyau devenu central se détache nettement, l'Europe occidentale foyer de la Révolution industrielle, accompagné de deux émules, le nord-est de l'Amérique et, plus modestement, le Japon. Compte tenu d'un peu de diffusion, en particulier en Russie, la configuration géographique est sensiblement la même vers 1960, au moment où s'affirme la notion de tiers-monde ; sauf que ce sont les États-Unis qui ont pris la première place. Mais le paysage change rapidement par rapport aux rythmes d'évolution antérieurs. Dès les années 1970, pour quatre pays de la façade pacifique de l'Asie, on invente l'expression NPI (nouveaux pays industriels), ultérieurement déclinée sous d'autres formes (dragons, tigres, pays émergents). L'industrialisation et le développement de services modernes jusque-là réservés aux pays de type européen, à la notable exception du Japon, s'étendent brusquement à une grande partie de l'humanité. Le basculement le plus décisif se réalise lorsque la Chine change de cap, se réveille, au début des années 1980.

Mais cette diffusion, élément central de la mondialisation contemporaine, est loin d'être universelle. Si l'on ne prend pas en compte l'extension en proche périphérie des vieux noyaux (Mexique, Maroc, Turquie, Tunisie et quelques autres), l'industrialisation concerne surtout ce que les Européens nommaient « l'Extrême Orient » (les pays situés au sud-est d'une ligne allant des bouches de l'Indus à celle de l'Amour). Il ne faut pas, par ailleurs, oublier que les plus grandes masses de pauvres dans le monde actuel sont encore indiennes et chinoises, malgré la percolation du dynamisme économique dans l'ensemble de ces sociétés. En dehors des lieux de rentes pétrolières, le Brésil et l'Afrique du Sud semblent suivre plus

1. On préfère l'expression « Croissant fertile », même au-delà de l'Antiquité, pour contourner les expressions de Proche-Orient, Moyen-Orient et Extrême-Orient, qui ne font que trahir une lourde subjectivité européenne, en l'occurrence bien anachronique [CAPDEPUY, 2008].

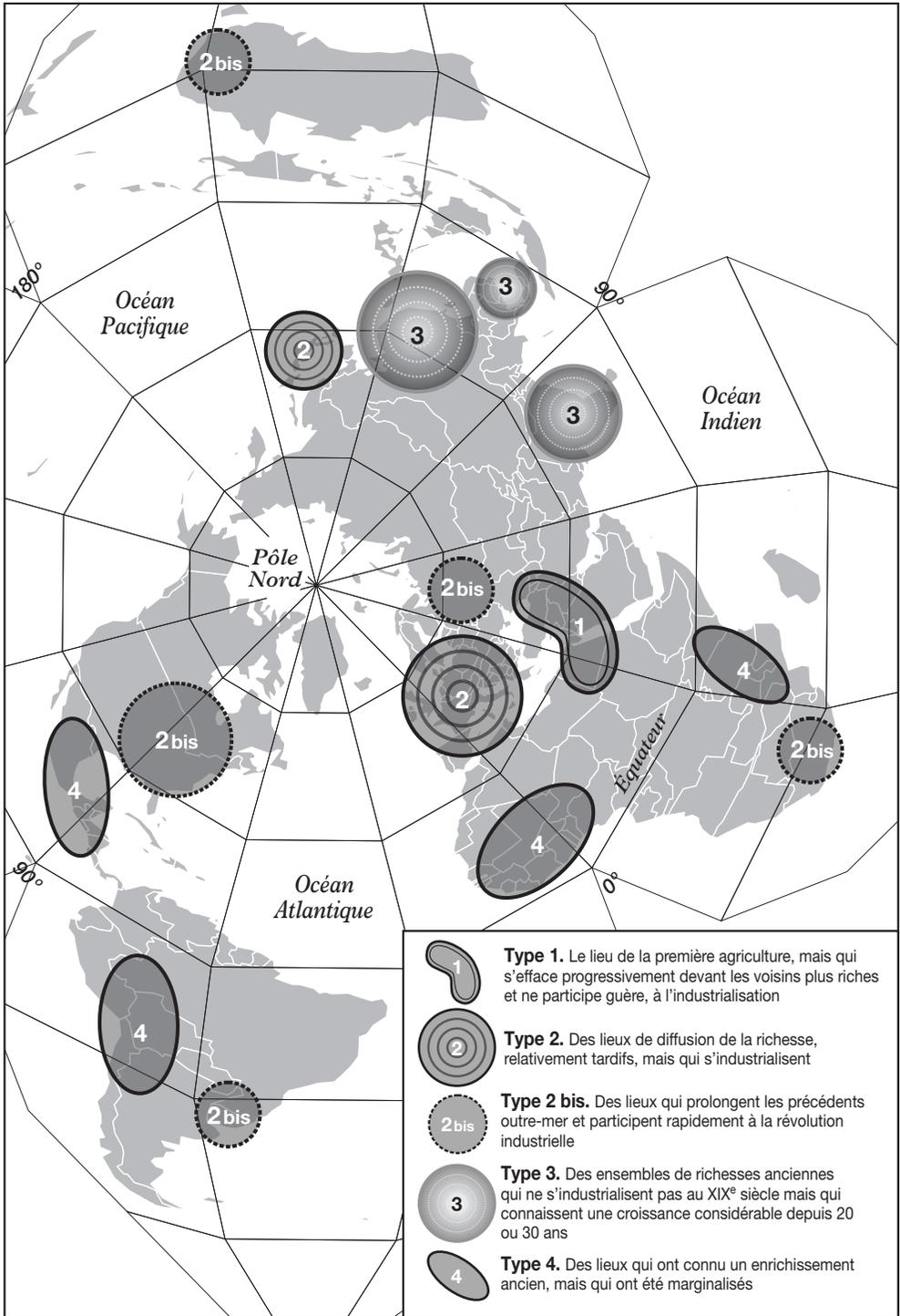


Figure 1.4. Les types de développement historique

modestement le mouvement. On peut donc, comme pour les trajectoires démographiques, esquisser une typologie de scénarios macro-économiques.

En reprenant des parcours de longue durée (et compte tenu du fait que sur ces mêmes portions de la surface de la Terre ont pu se succéder des populations diverses), on peut discerner quatre ou cinq grands types de parcours (figure 1.4).

**Type 1.** Le lieu de la première agriculture, mais qui s'efface progressivement devant des voisins plus riches et ne participe guère, sauf bénéfice temporaire d'un hasard géologique, à l'industrialisation : le Croissant fertile, Égypte et Iran compris.

**Type 2.** Des lieux de diffusion de la richesse, relativement tardifs, mais qui s'industrialisent dès le XIX<sup>e</sup> siècle : évidemment l'Europe, mais aussi le Japon.

**Type 2bis.** Des lieux qui prolongent les précédents outre-mer et participent rapidement à la révolution industrielle : Amérique du Nord, plus modestement Australie et Nouvelle-Zélande et, avec beaucoup d'ambiguïté, cône Sud latino-américain et, plus partiellement encore, l'Afrique du Sud.

**Type 3.** Des ensembles de richesses anciennes (plus tardivement que la catégorie 1 mais antérieurement aux types 2) qui ne s'industrialisent pas au XIX<sup>e</sup> siècle, mais connaissent une croissance considérable depuis vingt ou trente ans : la Chine, l'Inde et le reste de l'Asie orientale.

**Type 4.** Des lieux qui ont connu, généralement un peu plus tard que les lieux 1 et 3, un enrichissement ancien, mais qui ont été marginalisés, voire ruinés il y a quelques siècles, et qui peinent aujourd'hui à s'insérer dans la croissance mondiale : Amérique centrale et andine, Afrique occidentale et orientale.

Il y a sans doute une cinquième catégorie concernant les ensembles qui n'ont pas connu d'accumulation de richesse, très importants en superficie (donc visibles sur des cartes) mais moins en population. Ce sont les marges des autres : Sibérie, Grand Nord canadien, Amazonie, Afrique intérieure. Comme il s'agit de sociétés peu nombreuses, lorsqu'elles bénéficient d'une manne modeste, cela peut considérablement modifier les revenus locaux (inégalités entre les différentes sociétés micro-insulaires, polynésiennes en particulier).

Ce classement est très simplificateur ; il n'a qu'un mérite, celui de situer les parcours économiques depuis un demi-siècle dans un temps beaucoup plus long. Sa répartition géographique n'est pas sans rapport avec celle des noyaux de densité, mais permet de différencier des positions dans le Monde que le seul poids du nombre, quelle que soit son importance, ne donnait pas immédiatement. Cette géographie n'est pas sans nous interroger dans la perspective d'une histoire de la mondialisation. La situation chronologique et spatiale de l'Europe est évidemment une question classique et incontournable (chapitre 4), mais « l'exception japonaise » (chapitre 7) ne peut être négligée du fait du rôle que la société de ce petit archipel a joué et joue encore dans la mondialisation (sur le plan économique et, naguère, géopolitique).